

les inRockuptibles

VINCENT OSTRIA

17 AVRIL 2013

La vie sur un ferry entre Marseille et Alger : un modèle de documentaire.

"A l'origine du projet du film, il y a la nécessité, nourrie d'une conviction personnelle, forte, de déconstruire la représentation médiatique faite du migrant, de l'Autre." Elisabeth Leuvrey concrétise son intention en rencontrant ceux qui regagnent le "bled" pour les vacances sur le bateau Marseille-Alger. Condensant en une seule la vingtaine de traversées effectuées pour tourner le film, elle capte les paroles des uns et des autres sur leur tiraillement, parfois déchirement, entre l'Algérie et la France. Mais ce film est plus qu'un débat sur l'immigration. C'est aussi une épopée, l'exploration d'une ville flottante, des cales aux passerelles,

émaillée de notations infinitésimales et atmosphériques. Citons cette belle séquence où, sur le pont, deux hommes de générations différentes discutent; le plus jeune entouré de ses enfants, jouant à côté. Il y a là tout un glissement poétique. La discussion se poursuit, off, tandis qu'on suit une fillette faisant des bulles de savon. Puis, les paroles s'estompent pour être couvertes par les bruits du bateau. Autrement dit, le savant dosage entre verbe et image, entre détails incidents et atmosphère générale, entre confiance et brouhaha, font de ce film sur l'immigration un chaleureux vivier.

Télérama

CÉCILE MURY

17 AVRIL 2013

LA TRAVERSÉE ELISABETH LEUVREY

Ici et là-bas. Aller et retour. Dans le ferry Marseille-Alger, les mots se confondent, les identités se superposent. Dans le vrombissement des moteurs, le bouillonnement des vagues, la Méditerranée devient une frontière invisible, en flottaison entre les mondes. De couloirs encombrés en bastingages venteux, Elisabeth Leuvrey a tourné l'un des plus beaux films sur l'immigration de ces dernières années. Dans ce documentaire, il n'y a pas de touristes. Ceux qui font la traversée - pour les vacances, la famille, le travail - appartiennent aux deux côtés de la mer. Exilés nulle part, ou partout, ils tentent de réunir ce qui, en eux, a été divisé. A mille milles des débats médiatiques boursoufflés et des

clichés, la réalisatrice profite de ce périple quasi rituel, avec bambins et bagages, pour recueillir une passionnante brassée de témoignages. Ces conversations, saisies au détour d'une coursière ou dans une cafétéria bondée, créent une polyphonie du déracinement, de l'intime bataille pour se trouver une place, un accueil, des repères. Jeunes ou vieux, prolos et poètes, rêveurs ou hâbleurs, tous ces passagers, captivants, se livrent avec force et générosité. L'écoute de la cinéaste, l'intelligence de son montage transforment la traversée en véritable agora. Elle réussit un film politique au sens le plus noble, tant il s'agit de comprendre sans simplifier : le choix d'appartenance à un groupe social (l'un des protagonistes cite même Rousseau !), tout comme le rapport, à la fois essentiel et pesant, à la filiation et aux traditions. Dans la souffrance, le sentiment de rejet ou d'amour que suscitent les deux "terres", c'est, aussi, l'histoire des relations étroites et passionnelles entre la France et l'Algérie qui se raconte dans ce non-lieu, cet entre-deux où la parole est libre, où l'on ne sait jamais vraiment où l'on va, ici ou là-bas, aller ou retour.

OLIVIER SEGURET

17 AVRIL 2013

À BATEAU ROMPU

Offshore Docu sur des Franco-Algériens tiraillés entre deux mondes.

À peine posée, la question des relations qu'entretiennent l'Algérie et la France donne souvent lieu à toutes sortes de jeux de masques, le plus souvent tourmentés par la dépression. Amour-haine. Je t'aime moi non plus. Passion réciproque et taboue. Depuis l'indépendance, les élites politiques et intellectuelles des deux pays semblent s'être installées dans ce confort doloriste, distillant au fond la même doctrine du découragement : comme il est difficile de s'entendre... Le premier espoir merveilleux que transmet un film comme *La Traversée*, c'est l'idée que les heures de cette sclérose sont peut-être comptées. *La Traversée* est en fait un aller-retour Marseille-Alger-Marseille sans escale à bord du navire *Ile de Beauté*. Autant dire que le film dessine lui-même un va-et-vient qui est au cœur de son sujet.

Couvercle. Ferry spécialisé dans cette navette et presque exclusivement peuplé de Franco-Algériens surchargés de bagages, le bateau sert

à Elisabeth Leuvrey de plateforme à confidences off-shore. Sur cette parcelle d'extraterritorialité flottante, la question des racines flotte, elle aussi, dans son absurdité. Pour la plupart, les voyageurs se dépeignent comme infligés d'une double immigration où ils se sont verrouillés, avec le couloir méditerranéen qui les mène à heure dite de l'une à l'autre. Ils rapportent l'écheveau de liens qui, depuis la France, les unissent à leur terre, leur famille, leur quartier ou leurs ancêtres algériens sous la forme d'un exil de la double peine, au sens de chagrin : nostalgiques du bled quand ils sont en France et se sentant lions en cage au bout d'une semaine passée en Algérie. Mal vus ici, mal compris là-bas.

Culpabilisés dans les deux cas. Mais ce profil majoritaire, surtout masculin, s'exprime aussi dans une diversité de destins et de générations qui le rend toujours plus fluide et complexe. Parmi les pistes qu'ouvre le film, celle d'un mouvement historique profond n'est pas la moindre. "Depuis une quinzaine d'années, l'Algérie a tellement changé", dit en substance l'un des témoins. La France a changé avec elle, comme le reste du monde, et malgré le pesant couvercle qui calcifie leur relation, quelque chose a évolué dans la nature de cette relation : l'homogénéisation de ce monde les aurait-elle rapprochées ? Le film développe, par ailleurs, une forme d'économie parfaite qui le fait tenir droit de bout en bout : on ne parle pas d'argent mais d'une tempérance, d'un équilibre général entre la matière

observée, le regard qui l'observe et les moyens que la cinéaste se donne pour mettre cette matière en mouvement, grâce au choix des récits qui s'y expriment et au montage qui les organise.

Respiration. *La Traversée* est un film profond, certes, mais c'est aussi un film très beau, sans qu'on puisse jamais le prendre en défaut de coquetterie ni d'esthétisme poseur. Il ondule sous

une respiration calme et océanique, prenant soin de chacun des voyageurs dont il accouche le récit, bref ou long, triste ou gai. Le bateau semble un plateau glissant à ciel ouvert, qui reçoit les lumières propres à chaque heure, dans une douce dilution chromatique que la caméra enregistre avec une sérénité superbe, adéquate à cet optimisme tendre et galvanisant que *La Traversée* distille.

Le Monde

JACQUES MANDELBAUM

17 AVRIL 2013

« Un documentaire un peu miraculeux, léger comme la brise, émouvant comme le désœuvrement, beau comme une utopie qui ne dit pas son nom. Ni ici, ni là. Ailleurs. »

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

SORJ CHALANDON

17 AVRIL 2013

« Ce voyage est intelligent, lumineux, absolument magnifique. »

Flottantes paroles d'entre-deux rives

Ce remarquable documentaire capte avec beaucoup de sensibilité le vague à l'âme des passagers, le temps d'une traversée Marseille-Alger, entre deux pôles de leurs vies.

Diversité des existences, des expériences, des souvenirs, des origines. Mais unité de lieu, de temps et, plus que d'action, de condition. Le voyage, temps suspendu propice à la mise en perspective, au retour sur soi, n'est jamais anodin pour celui qui l'entreprend. Passer la Méditerranée de Marseille à Alger ou d'Alger à Marseille, que l'on soit originaire de l'une ou de l'autre rive, que l'on soit un homme ou une femme, que l'on ait vingt ou soixante-dix ans, est un acte fort qui place celui ou celle qui traverse face à de taraudantes questions. Aux remous presque géométriques, créés par l'étrave du bateau lancé sur l'étendue calme, en répondent d'autres, plus intérieurs, laissés par des histoires familiales souvent douloureuses, marquées par l'exil, le déchirement, le sentiment de ceux qui ne se sentent vraiment à leur place ni d'un côté, ni de l'autre. Comme souvent lorsque pareille démarche est entreprise, rien ne poussait Elisabeth Leuvrey à réaliser

ce film. Et tout l'y prédestinait. C'est pour travailler sur les thèmes de la mémoire et de la transmission que cette documentariste avait voulu retourner à Alger, où elle est née en 1968, dans une famille dont l'histoire est celle des Européens d'Algérie amenés à s'y établir par la misère. Des "petites gens qui devinrent ce que fit d'eux l'histoire coloniale", acquirent la nationalité française et voulurent rester après l'indépendance par attachement au pays. Dans ses allers-retour vers Alger, elle ne voulut bientôt plus emprunter l'avion qui, par la rapidité et la brutalité du transfert, ne laissait aucune place à la transition du voyage, à la mutation du voyageur. Optant pour le bateau, elle découvrit immédiatement un espace qui autorisait une parole en d'autres lieux verrouillée. La cinéaste a repris vingt fois le ferry pour donner naissance à La Traversée, oeuvre qui frappe avant tout par l'intensité des échanges dont elle témoigne. "Demain, je sais que

je vais être au bled, confie Ben. Et ce bled, je ne le connais pas. Je me fais croire que je retourne en Algérie et que je retourne chez moi." Ben, encore, sur cette notion d'entre-deux qui imprègne puissamment le film : "L'Algérie, c'est un peu comme une vieille tante que tu vas visiter. Tu y passes le week-end et le dimanche soir, tu te barres parce que sinon tu te suicides, si tu y restes. Mais quand tu es de retour chez toi, dans ton petit studio, tu as honte d'avoir quitté précipitamment ta tante. Donc tu programmes très vite le week-end d'après. C'est une indécision permanente."

De discussions animées en longues confidences, La Traversée retient dans ses rets les mots du doute, du déracinement, de la mémoire ballotée et de l'identité qui se cherche. Accoudé au bastingage, un homme parle de ses quatorze frères et soeurs qu'il a fait vivre grâce à son travail en France. Il répète : "Les gens ne connaissent pas nos vies." Et avoue que trois à quatre jours avant chaque départ, dans un sens ou dans l'autre, il s'avère incapable d'absorber la moindre nourriture en dépit de la faim qui le tenaille. Ce vertige, Elisabeth Leuvrey a su l'accompagner par de très belles images, à la force symbolique réelle mais discrète, comme pour ne pas

prendre l'ascendant sur les voix. Des images de la vie quotidienne à bord - un jour et une nuit -, entre visites sur le pont venteux, divertissements des enfants, étirement des heures, lourd sommeil parfois improvisé sur la moquette des halls... Mais aussi ouverture sur l'immense panorama de la mer et ronflement puissant de la salle des machines, où jamais le repos ne s'installe. Vitres pas tout à fait transparentes, rideaux à demi tirés, coursives désertes et contre-jours : tout, dans ce film, évoque une forme d'absence, de manque, qui touche au plus profond.

POSITIF

VINCENT THABOUREY

MAI 2013

"Dans ce temps suspendu, circule une parole forte, réduisant à néant les discours balisés de l'immigration... La Traversée est une leçon d'histoire à hauteur d'hommes, aussi modeste qu'incontournable."